



LA SOCIOLOGIE ENTRE LES MODÈLES
DE LA PHYSIQUE ET DE LA PHYSIOLOGIE
CLASSIQUES ET LES PRATIQUES DE L'HISTOIRE

Pierre TRIPIER

(*) Texte exposé lors du 4ème Symposium du Cercle de Philosophie
de la Nature, ÉHÉSS, Paris, 5-7 Novembre 2014.

Scripta Philosophiæ Naturalis, 7 : 41-77 (2015)

ISSN 2258 - 3335

RÉSUMÉ : L'histoire de la sociologie est tendue entre plusieurs courants et plusieurs référents. Une sorte d'arborescence avec un faux tronc qui serait dès l'origine fendu en deux. La tension aporétique entre ces deux pôles existe dès le départ. Il tient à son emprunt de modèles scientifiques distincts, avec une sociologie déductiviste qui opte pour une vision illustrée par la physique et la physiologie, et une sociologie inductive qui retrouve, quelquefois sans le savoir, les enseignements de l'histoire de l'histoire et l'histoire de la géographie.

MOTS CLÉS : Sociologie ; Modèle physique ; Modèle physiologique ; Émile Durkheim (1858-1917) ; Georg Simmel (1858-1918) ; École de Chicago.

UNE NAISSANCE APORÉTIQUE

La sociologie naît quand Auguste Comte, après quelque hésitation, crée le terme. Il l'inscrit dans la continuité des sciences, quoiqu'elle restât, pour lui, à l'âge métaphysique. Il consacra à cette nouvelle discipline une bonne partie des leçons de son *Cours de Philosophie Positive* (leçons 46 à 58) et énoncera un certain nombre de lois montrant comment cette science concilie l'ordre et le progrès. Cependant, malgré le caractère systématique que Comte veut donner à son entreprise intellectuelle, une énigme dans son œuvre indiquerait que sa sociologie se donne un objectif inatteignable, une aporie.

Son but ultime n'est ni de classer les sciences et leur avancement ni de fonder la sociologie. Son objectif est de recomposer l'unité de la vision du monde, détruite, d'après lui, par la proclamation des thèses de Luther et la scission entre les Églises réformées et celle de Rome.

Persuadé que cette rupture a introduit le désordre spirituel dans les sociétés dépendantes autrefois de la seule papauté romaine, jugeant que les troubles révolutionnaires ont pour origine ce

désordre spirituel ; ayant découvert par ailleurs la loi des trois états de la pensée humaine et celle qui préside à la division des sciences, il se propose de produire un ordre dynamique qui reconstitue l'unicité spirituelle de l'occident chrétien. Unité qui passerait par la constitution d'une hiérarchie encyclopédique.

Le *Cours de philosophie positive* cherche à mettre de l'ordre dans les sciences existantes. Il lui faut ajouter aux mathématiques, aux sciences de la matière et de la vie des considérations sur l'ordre politique. Il lui faut donc compléter son tableau encyclopédique d'un élément qui lui manque et qu'il faut construire.

Cette science est à inventer. Or cette invention passe par l'établissement d'une théorie de l'histoire, qui continue le programme de Condorcet, une classification des sciences d'après leurs objets, et une loi de leur inéluctable développement.

La fondation de la physique sociale complétant enfin le système des sciences naturelles, il devient possible et même nécessaire de résumer les diverses connaissances acquises, parvenues alors à un état fixe et homogène, pour les coordonner en les présentant comme autant de branches d'un tronc commun.

La sociologie entre dans les sciences du vivant, au même titre que la botanique ou la zoologie. Or, Comte sépare, à juste raison pour son époque, la physiologie qui traite des caractères communs aux organismes vivants et donne lieu à des lois générales, et la bio-taxie qui traite de la diversité du vivant mais s'éloigne des mathématiques et de la raison universaliste :

Chaque propriété quelconque d'un corps organisé [...] est assujettie dans sa quantité à d'immenses variations numériques tout à fait irrégulières, qui se succèdent aux intervalles les plus rapprochés sous l'influence d'une foule de circonstances, tant extérieures qu'intérieures, variables elles-mêmes ; en sorte que toute idée [...] de lois mathématiques que nous puissions espérer obtenir implique réellement contradiction avec la nature spéciale de cette classe de phénomènes. Ainsi, quand on veut évaluer avec précision même uniquement les qualités les plus simples d'un être vivant, [...] il ne faut pas seulement [...] faire pour chacun de ces

résultats autant d'observations qu'il y a d'espèces, de races et de variétés dans chaque espèce ; on doit encore mesurer le changement très considérable qu'éprouve cette quantité en passant d'un individu à un autre, et quant au même individu, suivant son âge, son état de santé ou de maladie (T.1, p. 80).

Malgré cette affirmation, Comte va rechercher des lois simples et stables pour expliquer la société, considérant la physique comme le modèle suprême de toute activité de connaissance.

Il suit Condorcet, qui met la physique dans la position de modèle indépassable car, fondée sur la méthode expérimentale, un ignorant ne saurait y produire des énoncés crédibles. Régie par le monde des savants, résumant en quelques lois l'ensemble d'un travail collectif, fondée sur un langage universel, la mathématique, elle requiert compétence et modestie. On pourrait ajouter, pour faire vite, que la Physique outre le fait qu'elle précède la Sociologie de vingt-cinq siècles environ, a permis cinq révolutions dans la pensée humaine : esthétique, éthique, instrumentale, professionnelle et cognitive. Il est donc difficile de ne pas voir en elle le modèle des modèles.

Mais pour Comte et son maître, le comte de Saint Simon, un autre modèle influent est celui de Cuvier :

Tout être organisé forme un ensemble, un système unique et clos, dont les parties se correspondent mutuellement, et concourent à la même action définitive par une réaction réciproque. Aucune partie ne peut changer sans que les autres changent aussi, et par conséquent, chacune d'elles prise séparément indique et donne toutes les autres (Cuvier, 1812, p. 96).

Alors qu'il semblerait d'accord avec Laplace pour penser que seules des lois énoncent un résultat scientifique, Comte refuse que l'on y utilise des probabilités. Les raisons de ce rejet relevant autant de l'éthique que de l'esthétique.

Pour Comte, accepter de faire jouer le hasard, donc la non détermination, est une abdication au pouvoir de raisonner. Ainsi le positivisme va, dans le même mouvement, juger complexe

l'objet de la sociologie et donner des exemples de lois sociologiques, unilinéaires, simples et déterministes, comme la décadence des régimes théologiques et militaires, la soumission des classes qui travaillent avec les mains à celles qui exercent leur esprit, l'élévation des professions du privé vers la fonction publique ou le rôle des villes dans le passage de l'âge théologique à l'âge positif.

Comme beaucoup de fondations, le problème de l'œuvre d'Auguste Comte est de reposer sur une très forte culture scientifique alliée à un désert de connaissances précises sur l'état de sa société (il lui suffira de remarquer quelques ouvriers dans ses cours, au milieu d'un parterre de polytechniciens, pour croire que la classe ouvrière serait vite conquise par sa doctrine). Par ailleurs il attribue trop de fonctions à son invention : à la fois des fonctions scientifiques, religieuses et politiques.

DURKHEIM ET SIMMEL, DES CONTEMPORAINS ILLUSTRANT LES DEUX VOIES DE LA SOCIOLOGIE

Le néologisme de Comte eut un très ample succès qui dépassa les limites que la sociologie connaît aujourd'hui. En croissant grâce à ce succès, la sociologie va se diversifier. Elle cherchera des explications uniques ou diverses, le choix de l'unité correspondant à une volonté d'instituer la sociologie dans le système académique. Le choix de la diversité se combinant avec une vision plus historique ou géographique.

Durkheim et Simmel, nés la même année (1858) de part et d'autre du Rhin, vont illustrer les deux options se perpétuant encore.

ÉMILE DURKHEIM (1858-1917)

La préoccupation majeure d'E. Durkheim est la question de la cohésion sociale ou du lien social. Il va d'une part chercher à en comprendre scientifiquement l'établissement, le maintien, le fonctionnement par l'étude de questions qui permettent d'en éclairer divers aspects, mais également il va intervenir dans la vie

sociale en préconisant une nouvelle "morale" civile ou collective reposant sur l'éducation à la rationalité en insistant sur l'importance de l'école et donc de la formation des instituteurs, et cela contre d'une part l'enseignement religieux (à l'époque très marqué par des idées antirépublicaines) et d'autre part contre l'influence du mouvement révolutionnaire menaçant la cohésion sociale.

Étudiant en Allemagne l'état de l'enseignement et de la recherche en sciences sociales, en particulier auprès de Wundt, il y constate un grand décalage avec la France et, soutenu par le directeur de l'enseignement supérieur, il se fixe l'objectif d'établir un enseignement de la sociologie, au double plan institutionnel et scientifique.

Il a eu une influence à trois niveaux d'intervention:

- il contribue à forger le rôle central de l'école dans l'organisation de la République française ;
- il institue la sociologie comme discipline universitaire en soutenant la création de postes dans les universités et en créant une revue ;
- en lui proposant une base méthodologique et théorique.

Il commence par définir l'objet de la sociologie : le fait social.

Est fait social toute manière de faire, fixée ou non, susceptible d'exercer sur l'individu une contrainte extérieure; ou bien encore, qui est générale dans l'étendue d'une société donnée tout en ayant une existence propre, indépendante de ses manifestations individuelles (Durkheim, 1895/1972, p. 78).

La vie sociale est différente de la seule accumulation des comportements individuels, le tout est supérieur à l'ensemble des parties, la société étant assimilée à un organisme vivant.

Durkheim propose ensuite un ensemble de règles fondamentales :

1. Il faut considérer les faits sociaux comme des choses : il faut les étudier avec la même objectivité et la même

- rigueur que pour l'étude des objets physiques. Comme en physique les faits à l'étude sont séparés de leurs observateurs, leur existence est extérieure à la conscience, ils ne relèvent en aucun cas d'une introspection ;
2. Il faut qu'en pénétrant dans le monde social, [le sociologue] ait conscience qu'il pénètre dans l'inconnu ; il doit se sentir en présence de faits dont les lois sont aussi insoupçonnées que pouvaient l'être celles de la vie, quand la biologie n'était pas constituée, ou le mouvement des planètes, avant Copernic, Galilée, et Newton ;
 3. Il distingue ensuite entre un fait social normal et un fait social pathologique. Cette « normalité » n'est pas morale, mais sociale, ainsi le « crime » est un phénomène normal dans la mesure où il s'observe dans toutes les sociétés ;
 4. L'explication d'un fait social ne peut être établie que par un autre fait social.

Sa méthode est fondamentalement comparative et exige la prise en compte de l'ensemble du phénomène à la fois dans sa diversité temporelle et dans différentes sociétés :

Par conséquent, pour rendre compte d'une institution sociale, appartenant à une espèce déterminée, on comparera les formes différentes qu'elle présente, non seulement chez les peuples de cette espèce, mais dans toutes les espèces antérieures. S'agit-il par exemple, de l'organisation domestique ? On constituera d'abord le type le plus rudimentaire qui ait jamais existé, pour suivre pas à pas la manière dont il s'est progressivement compliqué : cette méthode, que l'on pourrait appeler génétique, donnerait d'un seul coup l'analyse et la synthèse du phénomène. car, d'une part, elle nous montrerait à l'état dissocié les éléments qui le composent, par cela seul qu'elle nous les ferait voir se surajoutant successivement les uns aux autres et, en même temps, grâce à ce large champ de comparaison, elle serait beaucoup mieux en état de déterminer les conditions dont dépendent leur formation et leur association. Par conséquent, on ne peut expliquer un fait social de quelque complexité qu'à condition d'en suivre le développement intégral à travers toutes les espèces sociales. La sociologie comparée n'est pas une branche particulière de la sociologie ; c'est la sociologie même, en tant qu'elle cesse d'être

purement descriptive et aspire à rendre compte des faits (Durkheim 1895/1972, p. 137).

LES LEÇONS DE L'HISTOIRE

Paradoxe : alors qu'il penche explicitement du côté de la physique et la physiologie de Cuvier, dans la seule étude empirique de première main qu'il ait effectuée, celle de *l'Évolution de la pédagogie en France*, Durkheim (1938) met en scène les luttes entre les différentes conceptions de l'enseignement, celles ayant comme champions, d'un côté Comenius et Condorcet, de l'autre les jésuites et Napoléon, et nous fait voir dans quelles batailles et sur quel terrain les premiers furent vaincus par les seconds.

Ici la conception organiciste disparaît au profit de récits de combats, d'évaluation de puissances et de possibilités et de volontés qui, loin de sembler sortir des injonctions qu'une société émet à l'égard d'un de ses membres et des réponses que celui-ci lui donne, met en scène des personnages illustres, des forces sociales, des convictions partagées, des catéchismes et des catéchumènes. Nous sommes en plein dans ce que l'on pourrait nommer les leçons de l'histoire.

UNE ANTINOMIE DE LA DÉMARCHE DURKHEIMIENNE, LA SOCIOLOGIE DE GEORG SIMMEL (1858-1918).

Face à l'individualité, à la contingence, à la difficulté de penser le mouvant et à donner un sens aux phénomènes nouveaux, Simmel désigne pour la sociologie une vocation comparable à celle de la géométrie : reconnaître, dans le temps et dans l'espace, des formes de relation. En fait, Simmel utilise ces formes pour penser le mouvant, l'histoire en train de se faire : dans le flot de la vie, l'expérience ordinaire nous amène à désigner et interpréter la nouveauté dans des termes déjà connus, nous utilisons pour cela des «baquets culturels», des formes préexistantes nous permettant de comprendre les phénomènes inédits et de les placer dans des schémas logiques familiers.

Refusant toute loi historique, Simmel propose aux sociologues d'effectuer la même démarche de connaissance quotidienne et d'utiliser des rapprochements de forme pour décrypter le passé, le présent et prédire l'avenir. Ainsi naît une histoire organisée par chacun, mais aussi par l'historien professionnel, dans laquelle le passé, surtout lointain, est réinterprété à partir de rapprochements de formes présentes dans une culture singulière. Son œuvre, très variée, va connaître un grand succès en Allemagne, elle sera traduite en partie en français et surtout sera diffusée aux États-Unis grâce à Robert Park, son élève à Berlin, un des fondateurs de l'École de Chicago, la première consistante sur le continent américain.

UNE SOCIOLOGIE DE LA « FORME »

La sociologie, pour lui, ne se préoccupe pas de la finalité des éléments constitutifs d'une société, mais *seulement* de décrire et de comprendre le fonctionnement, la place respective de ce qu'il nomme les *formes* sociales. Pour lui, l'étude scientifique de la société passe d'abord par l'étude systématique des formes et de leur *signification*.

Un exemple simple pour illustrer cette épistémologie de la forme : Simmel propose de parcourir presque deux dizaines de siècles pour établir une correspondance entre le prophète juif préexilique et le poète romantique de son époque. Tous deux ont des illuminations qui leur donnent le pouvoir de lire le futur et de l'exprimer en termes dramatiques ou vaticinateurs.

L'étude scientifique de la société passe donc, pour Simmel, par l'étude systématique des formes et de leur *signification*.

La société n'est pas un être simple, dont la nature puisse être exprimée toute entière dans une seule formule. Pour en avoir une définition, il faut sommer toutes ces formes spéciales de l'association et toutes les forces qui tiennent unis les éléments. Il ne peut y avoir de société où ces combinaisons variées ne se rencontrent. Sans doute, chacune d'elles, prise à part, peut disparaître sans que le groupe total disparaisse ; mais c'est que, chez tous les peuples connus, il en subsiste toujours un nombre suffisant. Que si on les supprime toutes par la pensée, il n'y a plus

de société du tout (Simmel, 1912/ 1981 pp.172-173).

Ainsi ce que G. Simmel désigne par ce terme de «forme» correspond à toutes les associations humaines, c'est à dire à l'ensemble des *interactions* qui lient ou séparent les individus.

Le terme de société est d'ailleurs lui-même l'objet d'une critique de sa part. En effet, l'usage de ce terme risque de donner de la vie sociale une représentation statique, alors que ce qui la caractérise c'est d'être un processus dynamique. Il y a certainement chez G. Simmel un aspect *vitaliste* dans sa théorie, qui explique sans doute son rapprochement intellectuel avec H. Bergson. Il précise ainsi :

En tant qu'elle se réalise progressivement, la société signifie toujours que les individus sont liés par des influences et des déterminations éprouvées réciproquement. Elle est par conséquent quelque chose de fonctionnel, quelque chose que les individus font et subissent à la fois. Aussi, d'après sa caractéristique fondamentale ne devrait-on pas parler de société, mais de socialisation. La «société» n'est dans ce cas que le nom donné à un ensemble d'individus, liés entre eux par des actions réciproques, et que pour cette raison on considère comme constituant une unité, de la même façon qu'on dit d'un système de masses corporelles qui déterminent entièrement leurs comportements sur la base d'influences réciproques qu'il constitue également une unité (Simmel 1912/1981 p. 90).

Comme chez Bergson, la *société* est une *abstraction* fabriquée par une description momentanée d'un état provisoire d'un processus continu, une sorte de coupe, nécessaire pour décrire l'objet que sont les formes sociales, mais qui risque de produire une représentation de la réalité sociale erronée, en occultant sa dynamique. Les hommes nous dit-il « font et subissent » la société. Ils sont donc à la fois *acteurs* de leur vie sociale et *sujets* de cette même vie sociale.

Les exemples choisis par G. Simmel sont très intéressants : la langue, les mœurs, l'Église, le droit, les institutions politiques sont autant d'éléments de la vie sociale dont la naissance, l'évolution, le fonctionnement échappent aux individus, et s'imposent à lui comme des réalités à la fois extérieures et contraignantes. On est ici proche d'un Durkheim et en général de toutes les théories qui font de la société une entité autonome par rapport aux individus qui la composent.

Et pourtant, il indique immédiatement que :

D'autre part, il est certain qu'il n'existe que des individus, que les produits humains n'ont de réalité en dehors des hommes que s'ils sont de nature matérielle, et que les créations dont nous parlons, étant spirituelles, ne vivent que dans les intelligences personnelles (Simmel, 1912/ 1981 p. 174).

Ainsi la réalité fondamentale de la *vie sociale* est *individuelle*, rien de ce qui caractérise le dynamique de la société ne peut être attribué à une autre réalité que l'individu. C'est ce qui amène G. Simmel à poser la question du rapport entre les individus comme réalité ultime et la société comme entité autonome :

Comment donc, si les êtres individuels existent seuls, expliquer le caractère supra-individuel des phénomènes collectifs, l'objectivité et l'autonomie des formes sociales ? (Simmel, 1912/1981 p. 174).

Pour G. Simmel, le fait que la *société* soit *faite* par les individus en interaction, lui donne un autre type de réalité que la nature qui, elle, n'est *faite* par personne, mais pour autant il ne s'agit pas de penser les formes sociales comme des "chimères", ou des êtres purement imaginaires, il s'agit de "forces" qui s'imposent aux pratiques des individus :

Bien que le groupe, une fois qu'il existe, paraisse faire preuve, dans ces efforts pour se maintenir, d'une énergie vitale et d'une force de résistance qui semblent provenir d'une source unique, elle n'est cependant que la conséquence, ou mieux la résultante de phénomènes, particuliers et variés, de nature sociale. Ce sont ces phénomènes qu'il faut rechercher (Simmel 1912/1981 p. 175).

LES « SIMMELIENS » NORD-AMÉRICAINS :

L'ÉCOLE DE CHICAGO

A la suite de l'œuvre de Simmel, se crée une sociologie interactionniste aux Etats Unis. Elle part de la personne humaine, de sa constitution, en appuyant son discours, de façon presque explicite sur le versant darwinien de l'explication biologiste.

Rappelons que la physiologie cherche à caractériser l'être vivant en considérant les caractéristiques générales des organismes, alors que la biologie évolutionniste cherche à comprendre la diversité des espèces et les relations qu'elles entretiennent. La seconde est utilisée par ceux qui étudient des flux relativement instables de population, ceux dont la pensée est plus historique que structurale.

Cette perspective sera suivie par les philosophes et sociologues de Chicago pendant le 20^{ème} Siècle :

G. H. MEAD (1863-1931)

Mead est persuadé que la société peut être expliquée grâce à la description du mécanisme du système nerveux central humain, point de vue proche de celui de Darwin dans *L'Expression des émotions chez l'homme et les animaux*. Il s'inspire de l'état des recherches contemporaines en physiologie, biologie et psychologie, il établit une théorie générale de l'ordre social qui, loin de traiter la société comme une structure, une totalité, part du plus petit segment social possible, la relation entre deux individus, selon un raisonnement qui se résume ainsi :

- L'«atome de sociabilité», premier lien social, est schématisé par une "conversation de gestes" dans laquelle un individu (homme ou animal) fait un mouvement vers un second individu, que celui-ci interprète, dont il anticipe la suite et auquel il répond.
- Cette conversation muette suppose que le système nerveux central ait enregistré les informations permettant l'interprétation et l'anticipation du geste d'autrui.
- Aucune information sur le monde extérieur n'est disponible chez le nouveau-né. La relation avec autrui constitue son stock d'informations, construit sa façon d'être au monde, de vivre en communauté, d'agir.
- C'est sa capacité à jouer avec les règles de vie en commun, d'inventer des réponses à une situation, d'être à la fois moi, (répondre aux injonctions de l'« autrui généralisé » qu'est la communauté dans laquelle il vit), et à la fois je (construire, à partir

de ces réponses routinières, des actions inédites) qui distingue l'homme de l'animal. Les conversations entre « je » et « moi » forment le « soi », c'est à dire l'être humain tel qu'il est effectivement. Il l'explique ainsi :

Le processus qui lie un organisme aux autres dans les interactions qui se déroulent constitue le soi, dans la mesure où ce processus est transporté dans la conduite de l'individu par la conversation du "je" et du "moi". (..)La nature même de la conversation par gestes demande que l'attitude de l'autre soit modifiée par celle du premier qui réagit au stimulus de cet autre(..). la réaction d'un individu, dans une telle conversation par gestes, transforme continuellement, à quelque degré, le processus social lui-même. (..) Aucun individu ne peut réorganiser toute la société ; mais l'homme affecte continuellement la société par sa propre attitude, parce qu'il prend l'attitude du groupe envers lui et y réagit (G. H. Mead 1934/1963 pp. 152 et 153).

Une fois finies les années d'apprentissage, les conversations entre moi et je s'estompent. Le soi achevé s'interprète lui-même en tant que je, interprète son action comme simple invention ou réaction à la situation, en gommant tout ce qui, dans cette action, est redevable des interactions avec autrui, à cet immense stock de connaissances, règles, normes, manières de voir, de ressentir et d'agir qui lui ont été, partiellement, transmises par son entourage.

Ce mouvement de « naturalisation », d'« enfouissement » des règles de conduite intériorisées préside aux interprétations individualistes de l'action, expliquant pourquoi l'ordre social apparaît sous la forme de relations individuelles; ordre existant avant les individus, même si ceux-ci, grâce à leur créativité, le bouleversent.

La théorie de Mead explique, à partir de cet atome social, la permanence et le changement dans une société; la permanence par le renforcement que chaque communauté donne à ses actions répétitives en les instituant ; le changement car chaque communauté (qu'il appelle aussi autrui généralisé) se transforme (1) dans l'interaction avec les autres communautés (2) grâce à la créativité de ses membres mais aussi aux relations qu'ils entretiennent en se rencontrant.

DE MEAD À L'INTERACTIONNISME DE CHICAGO

Considérant que chacun est le fruit des interactions qu'il a vécues, au moins pendant les années d'apprentissage, les chercheurs de Chicago auront tendance à transposer les contraintes que Darwin avait jugées majeures dans l'analyse sociologique. Les ressources territoriales, les phénomènes de nombre, d'invasion et de rejet deviendront pour eux des variables fortes dans l'explication des phénomènes sociaux, les leçons de l'histoire et l'art de gouverner permettent de comprendre l'ordre collectif.

Mais la qualité des groupes compte aussi ; une qualité qui n'est pas seulement héréditaire puisqu'elle se construit aussi dans de multiples interactions. Comme l'avait pressenti Darwin, celles-ci forgent la particularité des individus, des groupes et des communautés. Aussi jouent-elles, pour les groupements humains, le rôle des mutations dans les espèces végétales ou animales, le rôle du hasard. Elles permettent à ces groupements de se doter de qualités potentielles, utilisées, peut-être plus tard, si l'environnement change, si un danger, une invasion, un conflit, les menace.

Les interactions avec autrui ne sont pas seulement d'ordre conflictuel. Pour Park et ses disciples le conflit n'est qu'un moment dans la relation entre les groupes et entre les personnes, car peuvent survenir d'autres relations, de transaction, d'accommodement réciproque, ou cette assimilation, cette disparition des différences, cette culture nouvelle née de l'interaction, que le *Melting Pot* américain illustre si bien.

DÉFINITION DE LA SITUATION

Le modèle de l'atome de sociabilité joue son rôle ici dans le contact avec des voisinages, des métiers, des pédagogies, différents. L'image d'une communauté unique, d'un "autrui généralisé" monolithique, laisse la place à la présence de plusieurs communautés, de plusieurs milieux et d'une multitude de "mondes". On ne peut pas expliquer la réaction d'une personne devant une autre personne en termes généraux, il faut se référer à son parcours antérieur, à son expérience. Elle lui permettra de

définir la situation dans laquelle elle se trouve, et dans laquelle se trouve son vis-à-vis. Cette définition de la situation (de soi et de l'autre), organise les relations entre les personnes mais aussi entre les groupes, vicinaux, ethniques ou professionnels.

La définition de soi et des autres permet de comprendre la façon dont chacun va agir et réagir dans une situation de coprésence et comment se crée ainsi de la coordination et de la désorganisation provenant de la compréhension, du malentendu ou de l'incompréhension de la façon dont l'autre définit la situation.

Ceci explique aussi que se développent, notamment dans les villes, des mécanismes d'apprentissage qui empiètent très loin sur l'âge adulte. On doit ainsi voir dans l'insistance que mettent les chercheurs de l'école de Chicago à étudier les immigrants non seulement un reflet de la situation contemporaine du peuplement des États Unis, mais aussi une excellente illustration de leur théorie.

Le migrant, qui est en période d'apprentissage plus longtemps que d'autres, permet d'examiner, chez lui et grâce à lui, de façon presque expérimentale, comment se transforme une personnalité, déjà adulte, au contact d'autres communautés.

Donc les individus, les groupes font preuve de créativité, tout en se modifiant au contact des autres. Ils se dotent, sans le savoir peut-être, de traits culturels qui joueront leur rôle lorsqu'il faudra affronter le changement ou qui les empêcheront de le faire.

On rejoint ici l'autre des caractéristiques de l'analyse historique de Darwin à Bohr en passant par Clausewitz, l'importance du temps et de son caractère irréversible. Transposée à l'échelle humaine cette préoccupation temporelle permet de mieux situer la réalité : si ce sont les interactions et la créativité des individus et des groupes qui expliquent leur survie ou la position qu'ils occupent, dans l'espace géographique ou social, il ne saurait y avoir d'explication sociologique d'une situation, d'un événement, sans l'élucidation des interactions qui l'ont produit. L'analyse sociologique est historique.

Un exemple de ce qui précède est donné dans un ouvrage récemment paru en français, traduction, presque quatre-vingt ans

après, d'un classique de la littérature sociologique ; *Le Paysan Polonais en Europe et en Amérique* de Thomas et Znaniecki. Il s'agit du récit de vie de Wladek Wisniewski. Elle peut être lue comme une pièce en trois actes où toute l'intrigue se nouerait à la fin. Roman d'apprentissage, cette autobiographie montre la sujétion à deux institutions : la famille et la corporation, avec un statut de plus en plus adulte au fur et à mesure que l'on approche de la mise à son compte. Mais, dans le cas du héros, on voit l'interaction des deux logiques institutionnelles qui, de parallèles et complémentaires dans la fabrication d'un boulanger, deviennent contradictoires. Wladek définit la situation selon la logique du métier : propriétaire de sa boulangerie, il en est le maître ; alors que ses parents, qu'il a embauché comme employés, définissent la situation selon la logique de la famille, leur fils leur doit le respect, donc les véritables patrons ce sont eux. Pour résoudre la contradiction Wladek part pour les USA.

Dans cet exemple on voit bien ce qu'est l'ordre de l'interaction :

a) c'est un ordre cognitif car aucune supputation, aucune boucle de rétroaction fonctionnelle en termes d'intérêt, de valeur ou de pouvoir n'en permet la compréhension à l'avance : l'interaction est le moment du choc empirique qui permet la découverte de l'ordre social et de sa dynamique ;

b) mais le moment de l'interaction ne peut rien révéler par lui-même : c'est parce que l'on sait par ailleurs la logique de la guilde des boulangers et la logique familiale dans les pays de la contre-réforme que l'on peut comprendre les linéaments conduisant à deux définitions antagonistes de la même situation : l'interaction nous dit comment se joue la partie et quelles règles du jeu sont invoquées, mais ces règles, nous devons les connaître par d'autres moyens pour pouvoir interpréter correctement le moment de l'interaction.

Si l'on donne à l'interaction le statut d'atome de la vie en société, on découvre empiriquement que les injonctions de la culture peuvent être contradictoires et même antagonistes ; les fruits de la définition réciproque de la situation peuvent conduire à un consensus, comme le pensent les anthropologues classiques, plutôt durkheimiens ; elle peut aussi bien mener à un conflit, si cette convergence était absente, comme dans l'exemple de Wladek.

CONFLIT DE COOPÉRATION, LA LONGUE MARCHÉ VERS LE CONSENSUS

R. E. Park, ancien journaliste, ancien secrétaire d'un leader noir, insistait pour que les étudiants du département de sociologie de Chicago et les chercheurs connaissent le monde extérieur, se transforment en capteurs, en transporteurs de celui-ci, qu'ils aillent partout, qu'ils multiplient les rencontres, et particulièrement dans les mondes avec lesquels ils n'étaient pas familiers.

La tradition du travail de terrain "décalé", à la manière des classifications de Darwin, se maintiendra à Chicago jusqu'à la génération suivante E.. Hughes recommandait :

Si vous voulez étudier le médecin, consultez son plombier, si vous voulez vous renseigner sur la prostituée, interrogez l'infirmière qui la soigne (Hughes, 1958, p. 8).

Park faisait peu de théories, il avait toujours l'impression qu'un étudiant ou un chercheur, lui apportant une information inédite, viendrait défaire une théorie trop bien agencée. Ses chercheurs étaient des gens d'expérience, ancien camionneur, ancien chef de bande, ancien travailleur social spécialisé dans les gangs ; il recevait également des élèves frais émoulus de Chicago et des marginaux, avec une préférence pour ces derniers.

E. Burgess, qui partageait avec lui la direction du Département, était lié aux milieux huppés de Chicago, dont les dons avaient permis la création de la première revue de sociologie des USA, pendant longtemps la seule qui servit de moyen d'expression à la société savante l'ASA. Ces dons permettaient de posséder une des meilleures bibliothèques où les sciences de la vie étaient aussi bien représentées que les sciences sociales et humaines, de publier aussi les thèses des étudiants et les travaux de chercheurs, de remarquables monographies qui restent encore comme des classiques.

La force d'un département dans les circonstances de Chicago 1900-1940 était bien dans le mélange des traditions, la gradation de l'initiation, la proximité de la recherche vivante, la possibilité de

la diffuser très vite, mais aussi dans l'existence d'une bibliothèque avec en stock toutes les traditions scientifiques.

Est-ce à dire que Park et Burgess n'apportèrent aucune contribution conceptuelle à la sociologie? Il faut leur reconnaître à la fois des apports à la sociologie de la ville et de ses habitants et à la compréhension des relations intercommunautaires.

La place de cette dernière se comprend aisément dans le paysage intellectuel si l'on tient compte du moment fondateur de la nation américaine : l'arrivée sur le Mayflower d'une communauté puritaine, unie, égalitaire et débarquant dans un milieu étranger après avoir quitté une Angleterre hostile.

Le fait que leur nation soit issue d'une communauté dissidente imprègne jusqu'aujourd'hui les mentalités des habitants des États Unis en leur faisant voir la ou les sociétés comme un conglomérat de communautés différentes. Cela était peut-être encore plus vrai au début du siècle quand des vagues d'immigrants, venant d'abord des pays protestants européens (Allemagne, Suède), puis des pays catholiques ou orthodoxes (Irlandais, Italiens, Polonais, Russes, Serbes..., etc.) arrivaient par dizaines de milliers. Observant comment se comportent les anciens habitants vis à vis des plus nouveaux, les sociologues de Chicago remarquaient des régularités, dont ils pouvaient d'ailleurs suivre la réalité sur les plans mêmes de leur ville en y reportant les mouvements de population.

Dans ce monde mouvant, soumis à un incessant flux de population, des dynamiques irréversibles et structurelles se mettent en route et affectent les relations des personnes cohabitant sur les mêmes territoires ou sur des espaces voisins. Ces processus d'interaction peuvent être plus ou moins antagonistes, Park et Burgess distinguent quatre concepts qui les caractérisent : *la compétition, le conflit, l'accommodement et l'assimilation.*

COMPÉTITION, CONFLIT, ACCOMMODEMENT, ASSIMILATION

Si l'interaction est la relation structurante la plus répandue entre les humains, la compétition apparaît comme sa forme la plus

générale. Il faut entendre par là une façon d'être dans une société aux ressources rares et aux actions multiples. Il y a rivalité pour s'approprier les premières et pour utiliser d'autres êtres humains pour accomplir les secondes, mais cette rivalité peut être impersonnelle, s'imposer entre des personnes qui s'ignorent, qui ne se rencontreront jamais. La compétition, est l'interaction sans contact, sans intercommunication :

La compétition tend invariablement à créer un ordre collectif impersonnel dans lequel chaque individu, étant libre de poursuivre ses propres fins, et, dans une certaine mesure, étant poussé dans cette poursuite, transforme autrui en moyen pour atteindre ses buts [...]. Ce caractère externe des relations entre humains est un aspect fondamental de la vie en société.

Le raisonnement de Park et Burgess part de l'idée que nous avons à faire à des individualités, qui se meuvent à leur gré et qui sont spatialement séparés. Dans ces conditions la compétition

crée l'ordre social et écologique. Elle détermine la distribution territoriale et professionnelle des individus. elle produit la division du travail et l'organisation de l'interdépendance des individus et des groupes (Park & Burgess, 1921, p.187).

Si la compétition apparaît aux deux auteurs de l'école de Chicago comme une sorte de socle commun à toute humanité, ne supposant pas cependant des interactions de face à face qui puissent les modifier, il n'en est pas de même des trois autres classes de relation entre personnes : le conflit, l'accommodement et l'assimilation. Ces trois figures de l'intercommunication se trouvent dans un continuum d'apaisement, de pacification des relations. mais cela ne veut pas dire, aux yeux de leurs auteurs, qu'il s'agisse d'une évolution irréversible. Même si l'histoire naturelle de certaines communautés ethniques aux États Unis montre le passage du conflit à l'assimilation, il faut se garder de faire de cette conjonction historique une loi de développement, comme le montrent, à l'époque de Park et Burgess, le sort de toutes les communautés qui n'ont pas seulement des dissemblances linguistiques ou culturelles avec la majorité de la population ou son élite mais aussi des différences de pigmentation de l'épiderme.

Dans les rapports interraciaux, surtout quand les relations raciales sont renforcées par des différences de couleur. Nulle part (..) les

réponses aux contacts sociaux ne sont aussi évidentes et, dans le même temps aussi difficiles à définir et analyser (R.E. Park & E. Burgess 1921 p. 240).

Dans une société, le conflit est rarement ouvert et il enrôle rarement des populations importantes numériquement. Il faut donc entendre le conflit dans un sens local et montant rarement aux extrêmes. Même si le conflit est réduit, il garde le caractère structurant que lui avait reconnu Simmel. Park et Burgess articulent ce concept à celui de définition de la situation : le conflit signifierait à chacun de quels droits il dispose, de quelle latitude il jouit, qui contrôle le territoire sur lequel il se trouve. La lutte des classes de Marx et de ses disciples, apparaît alors comme une forme particulière d'un conflit territorial. où la définition de la situation par le salarié, notamment les droits qu'il réclame en échange de son travail peuvent lui être contestés de façon ferme, voire brutale, par son employeur ou par L'Etat.

Les accommodements sont ces formes sociales qui permettent d'anticiper les dissensions et éviter les situations de conflit ouvert. Les accommodements sont organisés par les rites de salutation, les règles de préséance, l'intériorisation de la présence de l'autre. La situation d'accommodement est similaire à celle de l'adaptation écologique des biologistes, une co-présence d'espèces différentes leur permettant de survivre en équilibre. Mais son origine est humaine, elle s'organise sur un fond de conventions, mœurs, règles et lois qui permettent à des personnes habitées par des conceptions différentes d'occuper le même espace ou de faire appel à un juge pour qu'il les départage :

L'accommodement est l'issue naturelle d'un conflit. Dans l'accommodement l'antagonisme entre des éléments hostiles se trouve, pour un certain temps, régulé. Le conflit, (..) finit toujours, inmanquablement, dans un nouvel ordre social ou accommodement. Cet accommodement s'obtient par la modification du statut réciproque des participants au conflit (R. E. Park & E. Burgess 1921, p. 305).

L'assimilation serait ce point, qui, une fois atteint, marque la fin des divergences et l'existence d'une compréhension mutuelle. Les conflits s'apaisent puisque la racine de leur existence a disparu. Désormais devenus américains, les migrants éprouvent un

patriotisme encore plus brûlant que les anciens habitants et la nouvelle génération fonde ses différences sur d'autres critères que l'ancienne appartenance nationale. Park et Burgess vont étendre à d'autres situations, plus générales le contact provoquant l'assimilation :

le procès d'assimilation est typiquement inconscient : une personne peut facilement être incorporée dans le mode de vie d'un nouveau groupe sans y prêter attention ni pouvoir reconstituer l'enchaînement d'événements qui l'y ont conduit (R. E. Park & E. Burgess, *idem* pp.. 360 & 361).

On voit ainsi quel rapport ce type de sociologie entretient avec l'art de la guerre et l'art de gouverner, loin de les rejeter au nom de fonctionnalités supposées, elles sont, avec l'histoire, au coeur de ce que le sociologue doit comprendre.

COMPLÉMENTARITÉS DES APPROCHES ?

Les approches dérivant de Simmel ou de Durkheim, celles du modèle historique, celles se voulant proches de la physique classique, font l'objet, de la part des partisans des autres thèses, de reproches sensés et évidents, Ainsi Lévi-Strauss (1962) récuse l'idée que tout fonctionne dans une société, ne serait-ce que parce que les temporalités changent et que la non fonctionnalité peut être fonctionnelle à un autre niveau. Les interactionnistes sont trop à la recherche du mouvant et du neuf pour s'appesantir sur des institutions que la tradition américaine veut plus légères que dans les traditions européennes ou asiatiques, ou pour tenter, sauf dans de rares cas, comme l'étude des relations dans la dyade et dans la triade par Simmel, d'établir des relations structurelles..

Notre sentiment est que si les sociologues n'ont pas trouvé de point de non contradiction, si leurs luttes ressemblent à celles qui déchirèrent il y a un siècle et demi les biologistes et il y a plus de cinquante ans les physiciens, c'est probablement parce que la volonté est trop grande d'expliquer tous les phénomènes, tous les processus et de mener toutes les opérations de recherche à l'aide d'une des panoplies à disposition ou au moyen d'une récapitulation, toujours à refaire, des méthodes et théories. Le neuf et le mouvant, l'interpersonnel et le caché, ce qui est vu mais

pas perçu ne peut être étudié qu'avec une approche interactionniste. Les faits plus durs, ceux qui sont renforcés par les administrations et les institutions, ceux qui donnent lieu à des recensements et autres comptages, ceux qui se créent dans des croyances communes, qui donnent naissance à des identifications et autres patriotismes, qui créent des milieux internes et excluent les marginaux, relèvent du fonctionnalisme. Ceux qui sont extrêmement stables, qui atteignent la simplicité et la solidité des universaux, qui peuvent, alors, être modélisés, relèveraient de l'analyse structurale.

Deux recherches parallèles sur l'évolution du droit, *Le Prince Bureaucrate* de Laufer et Paradeise (1982) et *Les mutations du rapport à la norme. Un changement de modernité* de Munck & Verhoeven (1997) ouvrent cependant une perspective plus historique : la simplicité et la stabilité des structures correspondraient au droit dit naturel, celui qui fait de l'individu la seule source de droit, il correspondrait aux théories philosophiques classiques ; viendrait ensuite la considération de la nation, la société, les institutions comme autre source du droit, c'est celle où triomphent Durkheim, les structuralistes et fonctionnalistes. Enfin de nos jours tous les repères s'embrouillent :

(Aujourd'hui) c'est dans l'interaction et la discussion qu'une légitimité peut, être produite [...] hybridation, interaction, contextualisation, horizontalisation des contrôles. La norme d'une situation apparaît d'abord comme la cristallisation de plusieurs registres de normativité. [...] Conscience nouvelle de l'internormativité, même dans le champ clôturé du droit. Les mots de compromis, de nœud, de carrefour viennent spontanément à l'esprit pour caractériser une situation (J. de Munck & M. Verhoeven, *Les mutations du rapport à la norme. Un changement de modernité*, pp. 220 & 221).

C'est le triomphe de l'interaction.

S'il en est ainsi pour le droit, ne peut-on pas penser que les sociologies aussi ont été adaptées à leur temps?

RAYMOND ARON ET ANDREW ABBOT

En France, il faut attendre l'arrivée comme professeur à la Sorbonne, d'un personnage hors du commun, pour que l'histoire et les arts de la guerre et de gouvernement trouvent ou retrouvent, au milieu du siècle dernier, leur lustre en sociologie.

Un grand sociologue, qui finit sa carrière comme éditorialiste et professeur au Collège de France, Raymond Aron, inaugura, à la Sorbonne, l'existence d'une licence de sociologie, par un cours sur les relations internationales et l'action diplomatique. Cours qui dénonçait les erreurs faites pendant la Seconde Guerre et depuis lors, par idéalisme ou réalisme, les premières parce qu'inapplicables et les secondes parce que de courte vue. Erreurs qu'il attribuait à

la méconnaissance des situations, de la nature réelle des alliés et des ennemis, à l'oubli de la règle éternelle de la subordination de stratégie à la politique, et des régularités historiques [Aron, 1971, 466].

Et quelle discipline prône à la fois la connaissance des situations, des règles éternelles et des régularités historique, sinon celle qui fut bâtie et alimentée par ces merveilleux perdants que furent Thucydide, Xénophon, Machiavel ou Clausewitz ? La défaite de ces héros et, pour certains, leur disgrâce, leur donnèrent la passion de comprendre et le loisir de le faire. Depuis deux mille cinq cents ans, en Occident, depuis plus longtemps en Orient, l'Art de la guerre est cette discipline qui apprend à connaître les situations, à comprendre la logique des alliés et des ennemis, à établir et vérifier l'exactitude d'un certain nombre de règles éternelles des comportements individuels et collectifs, enfin de tenir compte des régularités historiques, pour agir à bon escient.

Aron ne s'était pas trompé sur l'importance, pour la sociologie, de s'inspirer des leçons des arts de la guerre et de gouverner, leur transposition dans le domaine civil. Lui qui chercha quelque temps à prendre Thucydide pour modèle d'une des sociologies possibles et qui, dans ses cours au Collège de France et des publications ultérieures à son départ de l'Université, se complait à revenir sur les relations interétatiques et à en établir la sociologie [Aron, 1989]. En outre, la publication récente de travaux écrits

entre 1938 et 1940 montre que ce petit-neveu de Durkheim cherchait dans Machiavel la clé de compréhension des phénomènes historiques qui se déroulaient, alors, sous ses yeux :

La réflexion sur Machiavel et Pareto apparaît comme un creuset dans la pensée de Raymond Aron, [...] C'est en effet un des aspects les plus fascinants de Machiavel, peut-être parfois de Pareto : à partir de l'étude de la seule action politique telle qu'elle lui a inspiré son sulfureux *De Principatibus*, on est inmanquablement conduit à l'abstraction par un double mouvement : parce que Machiavel est plus profond qu'il n'apparaît de prime abord, ensuite parce que les lecteurs du Secrétaire florentin ne peuvent qu'illusoirement chercher dans l'empyrée des idées pures des issues honorables aux contradictions dont le texte les assaille (Freymond, 1993, 12).

Bref, Aron cherchait, dès l'avant-guerre, à articuler savoir et savoir agir, en s'inspirant, pour ce faire, des écrits sur les arts de la guerre et de gouverner, ce qu'illustrera (entre autres), dans un contexte d'affrontements entre deux ligues de nations, son ouvrage en deux tomes sur Clausewitz (Aron, 1976). Donc, un des chemins légitimes que pouvait suivre la sociologie, à la recherche de méthodes de résolution de problèmes, était d'approfondir le chemin indiqué par les grands auteurs de l'art de la guerre.

Le plan d'Abbott (actuel titulaire de la chaire de sociologie générale à l'Université de Chicago) est, quelque soit le sujet traité, d'articuler enquête synchronique, perspective historique et, si nécessaire, analyse statistique et modélisation mathématique.

Il faut reconnaître à Abbott trois avancées majeures dans la compréhension de phénomènes sociologiques. Avancées qui sont dues à son génie propre mais également à l'ancrage de sa démarche sur l'histoire. Avancées qui l'ont probablement conduit à chercher des référents philosophiques à sa démarche. D'où l'invocation des noms et des énoncés de Bergson, G. H. Mead et Whitehead.

Noms et énoncés qui, insistant sur l'importance de l'émergent et de l'évènement, indiquent l'articulation du structurel et de l'inattendu. Structurel se présentant sous forme diachronique et

répétitive et conduisant à considérer les controverses scientifiques en sciences humaines et sociales, comme répétant à chaque génération les mêmes oppositions.

TROIS STRUCTURATIONS DIACHRONIQUES

Abbott apparaît, au fil de la lecture de ses livres, comme quelqu'un de très conséquent et obstiné dans la même voie, non seulement en suivant scrupuleusement les conseils qu'il prodigue, mais également en inventant des méthodes permettant, comme *l'optimal data matching analysis*, de faire avancer les méthodes longitudinales c'est-à-dire historiques en sociologie.

Son titre de gloire nous semble être la découverte de trois structurations diachroniques (Les structurations diachroniques sont des processus qui se répèteraient à l'identique si des événements inattendus ne venaient pas en modifier le mouvement.)

Sa sociologie historique révèle des mouvements qui, étudiés en nombre suffisant, se multiplient avec très peu de variations. Phénomène dont il s'efforce, dans *Time Matters* (2001), de trouver la généalogie conceptuelle.

Il réussit dans cette voie en dégagant trois structures diachroniques :

1. l'histoire naturelle des professions ;
2. le caractère fractal de la concurrence et de la succession d'énoncés théoriques et de dispositifs méthodologiques ;
3. le déroulement des carrières professionnelles ;

1) L'HISTOIRE NATURELLE DES PROFESSIONS

Cette histoire scande la vie des professions (en France on parle de professions réglementées, comme Avocat, Notaire, Médecin, etc.) à la façon d'un cycle d'existence animal ou végétal : les professions naissent, se développent et meurent. A la naissance, il y a une

forme de travail requérant un savoir abstrait, transmis par l'enseignement, porté par un groupe de pionniers. Ce savoir abstrait sert d'instrument de légitimation du travail professionnel, en même temps qu'il génère les trois fonctions principales que devrait remplir une profession, sous peine de disparaître : l'établissement de diagnostics jusqu'alors inconnus, le traitement de ceux-ci, grâce en particulier à la création d'instruments d'action, et la fabrication d'un système d'inférences qui lui soit propre. De cette façon les professions peuvent revendiquer le droit de jugement sur un territoire singulier d'activité et d'en réclamer le droit exclusif d'exercice ainsi que la délimitation des frontières le séparant de ses concurrents.

Abbott constate qu'il n'existe aucune stabilité, sur longue durée, au découpage des champs d'activité de service et donc aux monopoles d'y exercer, pour les *professions*. « Les frontières des compétences sont perpétuellement en débat » (1988, p. 2). Il cherche à débusquer les tactiques et stratégies les plus employées par les professionnels, à élucider et comprendre comment un groupe parvient à triompher de ses adversaires dans la compétition interprofessionnelle pour la reconnaissance juridique de la compétence : « réduire le travail d'un concurrent à une version (incomplète) du sien » constitue, selon lui, le mécanisme clé de la réussite (Dubar, Tripier, 2011, p. 91).

Dans cette lutte pour la survie, le fait de passer alliance avec d'autres professions, était, comme dans le cas des médecins et des représentants de la ville de New York vers 1870, une excellente tactique pour arriver à obtenir le monopole d'exercice. Ainsi, dans sa structuration diachronique des professions, Abbott (2003) n'hésite pas à utiliser les mêmes conceptualisations qui, depuis l'antiquité gréco-latine, organisent l'art de la guerre et l'art de gouverner, qu'il soit le fait d'Hérodote et de Thucydide ou celui de Machiavel, puis celui des disciplines plus récentes de relation internationale et de géostratégie.

Empruntée à l'analyse de la ville par Burgess, l'écologie relationnelle, selon Abbott, permet de comprendre comment, dans une situation de concurrence entre professions, les unes

parviennent à l'emporter et, éventuellement, grâce à leurs alliés, à faire dépérir certains de leurs concurrents.

Appeler quelque chose une écologie c'est dire que l'on peut mieux la comprendre sous forme d'interactions d'éléments multiples et pour la plupart indépendants. (...) Le mot « écologie » nomme une structure sociale moins unifiée que ne l'est une machine (ou un organisme), mais beaucoup plus solidaire que ne le sont les êtres atomiques du libéralisme classique ou de l'interaction a peu près aléatoire que l'économie politique a emprunté à la thermodynamique afin de comprendre les chaleurs des marchés (Abbott, 2003, p. 32).

2) LE MODÈLE FRACTAL DE CONCURRENCE ET DE SUCCESSION D'ÉNONCÉS ET MÉTHODES

Dans ses conseils méthodologiques aux étudiants sociologues, Abbott (2003) cherche à leur ôter toute illusion tant sur le caractère cumulable des connaissances sociologiques que sur l'unicité des méthodes à employer dans cette discipline. Il en arrive à la conclusion provisoire suivante : Un étudiant devient un chercheur quand il abandonne son appartenance politique qui le conduit à avoir une vision monologique des phénomènes étudiés pour opter pour un point de vue plus académique en adhérant à une heuristique, comme en proposent les sociologies générales

Vous décidez que vous êtes marxiste ou wébérien ou foucaldien, et voilà, pour chaque problème vous avez un point de vue et même quelques questions standard à poser (Abbott, 2003, p.86).

Mais c'est là un stade dans la construction du chercheur avisé : l'étape suivante consistera à comprendre qu'il faut sortir de l'enfermement dans une secte théorique en se posant la question :

Bon, mais qu'est-ce qu'un adepte de la théorie des jeux dirait de ma question, ou un wébérien se sentirait-il à l'aise avec elle ?
Vous êtes devenu un chercheur en sciences sociales adulte quand vous avez connaissance de tous les répertoires de second rang des conceptualisations et que vous en jouez suffisamment pour user

de stratégies heuristiques permettant de mettre en contraste plusieurs points de vue (*idem*, pp. 86-87).

En somme, pour passer de la secte à l'église, l'étudiant devrait connaître et reconnaître le terrain sur lequel il compte agir.

De même, pour Abbott, la fine fleur de la recherche en sciences sociales doit disposer d'une bibliothèque de modèles d'interprétation, non seulement des énoncés du camp intellectuel dont il est partisan, mais, aussi, celui de ceux qu'il considère, provisoirement, comme des adversaires théorique. C'est donc en occupant pleinement le rôle de l'intellectuel tel que Mannheim (1934) le définissait jadis, comme celui qui est capable de mettre à distance et comprendre la logique de chaque groupe social, mais aussi dans le champ intellectuel et spéculatif, que l'on devient un chercheur accompli. Dans sa perspective de structuration fractale des connaissances, Abbott retrouverait sous sa plume, modifiés, des énoncés vieux de près de soixante-dix ans.

Avant lui, bien des sociologues avaient noté les différentes façons de faire de la sociologie et tenté à la fois de les nommer et de les classer les unes par rapport aux autres de façon dynamique.

Usant de la méthode historique il met en perspective les énoncés sociologiques et montre comment les nouveaux se situent dans la continuité des anciens, en les répétant mais en modifiant légèrement leur contenu et leur portée.

Tout se passe comme si il y avait, dans le monde académique des sociologues, une division du travail, ou un partage des rôles, qui se reproduisait de génération en génération. A chacune on retrouve des réalistes et des nominalistes, des partisans d'explications réduites et tranchées ou de subtils mélanges entre positions différentes. Tout se passe comme si l'on commençait sa carrière universitaire avec des théories tranchées, pour ensuite laisser la place à des vues plus tolérantes ou accueillantes aux autres modes d'interprétation.

Tout d'abord il y a « Les distinctions fractales de la sociologie ». Ces distinctions fractales ressemblent à des schémas de parenté utilisés par les généalogistes et les anthropologues.

Tout comme les membres de tribus, les sociologues se reconnaissent grâce à de longues discussions sur leurs ascendants qui permettent d'établir quels sont leurs ancêtres communs. Deux sociologues, fraîchement amenés à travailler ensemble, vont discuter pendant un certain temps sur les mérites comparés du positivisme et de l'interprétation, jusqu'à ce qu'ils repèrent la place que chacun occupe vis-à-vis de son partenaire et vis-à-vis des principales communautés méthodologiques dans la discipline (Abbott, 2001b, 11)

Mais ce repère des positions varie selon la place que chacun occupe dans son cycle de vie :

Le cycle dure à peu près vingt ans : c'est le temps qu'il faut à un groupe de jeunes universitaires pour écrouler les remparts, prendre la citadelle et jouir des fruits de la victoire en avançant des vues nouvelles(..). Et l'emphase de la nouvelle école (hétérodoxe) d'un côté de la distinction fractale, suscite inévitablement des paladins de l'orthodoxie de l'autre côté(..)La victoire a pour seule conséquence de forcer les vainqueurs à reprendre le territoire des vaincus, une prise qui, à son tour, met en place une terminologie victorieuse mais qui s'éloigne lentement de la pureté doctrinale des débuts (Abbott, 2001b, 24-25).

3) LES CARRIÈRES COMME STRUCTURE

Plus de dix ans après une première étude sur les professions Abbott revient sur la structure diachronique qu'il avait alors construite à partir de son matériau historique. Dans une sorte de repentir il crée une autre structure à l'intérieur de la première, en s'attaquant à la réalité des carrières et leur signification :

Les trajectoires sont des trajectoires par leur pouvoir d'inertie, par leur possibilité d'admettre une large part de petites variations, sans aucun changement appréciable dans leur direction générale ou leur régime. Les trajectoires sont des trajectoires précisément en vertu de ce que nous pourrions appeler une série stable de

hasards , leur caractère causal, en particulier le fait qu'ils deviennent compréhensibles grâce à l'image (la représentation que l'on se donne) de cause qui est implicite dans le raisonnement de la courbe de régression. Leur inertie se manifeste grâce des paramètres causaux, stables, mais localisés.

Ainsi, les trajectoires pourraient être appelées des narrations dominantes (..) Une narration dominante est un processus social de nature supérieure qui a la capacité d'obliger le cours des processus dépendant de lui et, effectivement, d'empêcher que ces processus secondaire ne créent des combinaisons qui le perturbent Cette puissance de coercition est celle qui donne aux trajectoires la capacité d'être des narrations dominantes. Par contraste, les points de retournement de l'existence ont davantage de conséquences que les trajectoires par le fait qu'ils initient des changements dans les directions prises ou les régimes adoptés et cela, d'une façon déterminante (Abbott, 2001b, pp. 248-249).

Cette structure diachronique qui reprend les développements de *System of Professions*, mais en lui ajoutant le caractère répétitif de leur déroulement et le fait que l'innovation les concernant proviendrait uniquement des tournants de l'existence nous plonge aussitôt dans la seconde part du raisonnement historique d'Abbott, à savoir le fait que le changement est dû à ce qui émerge, à l'évènement.

L'HISTOIRE, LA FLÈCHE TEMPORELLE ET L'ÉVÈNEMENT

Nous pouvons maintenant venir à ses deux maîtres à penser la flèche temporelle : G.H. Mead et Whitehead.

Abbott s'inspire d'une réflexion renouvelée de Mead (1929,1932, 1938) sur l'appréhension du passé, du présent et de l'avenir pour tenter de penser dans la durée à la fois les phénomènes de structuration diachronique et de renouvellement de ces structures. Quel est le problème que Mead tente de résoudre ?

Carlo Ginzburg (2001, pp. 153-154) nous rappelle que bien des auteurs constatèrent que l'histoire s'écrit seulement au présent. Il fait remonter cette précaution méthodologique au moins à Cicéron et Saint Augustin, lequel allait jusqu'à penser que Dieu, pourtant supposé immuable, s'adapterait à l'évolution des humains.

Ce point va être au centre des préoccupations de G.H. Mead (1932, 1934, 1938) et d'A. N. Whitehead (1929, 1933). A la suite de L. Von Ranke ils constatent en effet que l'histoire s'écrit seulement au présent. Pour eux, les découvertes des historiens viennent de ce qu'ils interrogent leurs archives avec les yeux renouvelés, ceux de l'actuelle conjoncture dans laquelle ils vivent, d'où le perpétuel danger d'anachronie qui les guette. Mais le danger n'est pas moins important de saisir le présent comme un produit des chaînes de causalité passées, de ne pas percevoir les ruptures créées par les événements ; de vivre dans un monde éternellement structuré, où le neuf n'est que reproduction, où, comme le dit Marx, les tragédies se répètent en comédie.

Un indice de l'intérêt qu'Abbott porte à cette perspective, mais en s'avancant masqué, tient à la citation réduite et dramatique qu'il fait de Mead, lorsqu'il reprend de celui-ci « Le monde est un monde d'évènement ». En fait la phrase complète est :

Ce qui marque la présent est la façon dont il vient et comment il disparaît (*That which marks the present is its becoming and its disappearing*) [...] Pour un disciple de Parménide la réalité n'existe pas, l'existence suppose la non existence. L'existence doit prendre toute sa place, le monde est un monde d'évènements (Mead, 1932, p. 1).

L'allusion à Parménide peut être interprétée de différentes façons. Dans le dialogue de Platon ne cherche-t-il pas à proposer une voie générale de compréhension de l'existant ? Mais il semble bien que la lecture que fait Abbott de ce texte, en pleine théorie du temps, renvoie au paragraphe 137a du texte de Platon : « *Si l'un est un, il n'a pas de parties. S'il n'a pas de parties, il n'a pas de commencement, ni fin, ni milieu* ». En somme, l'approche de la réalité du partisan de l'éléate est, comme bien des structures, ou comme les sujets de la physique classique, dans le temps absolu, tout comme il est dans l'espace isomorphe. La phrase de Mead semble solliciter des interprétations qui articulent le caractère répétitif et stable de la structure et la volonté d'appuyer l'explication des phénomènes sur l'histoire plutôt que sur la physique ou la physiologie, en introduisant le temps et avec lui la

compréhension de l'existant. Or ce point de vue se décline, entre autre, selon deux modèles :

- celui, de Montaigne à Simmel, expliquant que si nous croyons l'état présent du monde plus complexe que celui que connurent nos ancêtres, c'est seulement parce que nous n'avons pas les concepts permettant de le rendre intelligible. Nous n'utiliserions pas de façon pertinente ce que Simmel(1988) appelle les « baquets culturels » adéquats pour saisir ce que nous présente le flot torrentiel de l'histoire. Nous tenterions de perpétuer les schèmes qui rendaient le passé intelligible pour comprendre le présent.
- Plus fondamentalement, pour Whitehead comme pour Mead, le futur est déjà dans le présent, il l'imprègne : « Le futur est immanent au présent en raison du fait que le présent porte en sa propre essence les nécessités auxquelles le futur devra se conformer (..). Le futur (..) a une existence objective dans le présent » (Whitehead, 1933, p. 253). « Il est inutile d'avoir recours à un passé « véritable » dans lequel nous faisons de constantes découvertes, car le passé doit être confronté à un présent où ce qui est émergent trouve sa place et, dans ce cas, le passé, confronté à l'émergent, devient un autre passé » (Mead, 1932, p.3).

Il faudrait donc, en toute logique, s'interroger sur le poids exorbitant du passé dans nos interprétations savantes :

Notre reconstruction du passé varie dans son étendue, mais n'est jamais redevable de nos trouvailles. Celles-ci sont redevables de nouvelles formulations, de découverte d'évidences ultérieures, dont la formulation peut être complète. En un mot le passé ne peut jamais être assuré par une congruence entre un passé recomposé et un passé réel indépendant de cette construction (Mead, *idem*, p. 31).

Mais la faiblesse de la rationalité humaine nous conduit à interpréter le futur dans les termes du passé :

Le passé (ou les structures du passé qui ont un sens) est aussi hypothétique que le futur. (..) même si nous avons recours à l'espace-temps absolu et ses intervalles bien repérés qui les fait coïncider avec des événements, nous ne saurons jamais si ce que nous obtenons n'est pas seulement le moyen de mieux mesurer une réalité changeante que nous avons figé (Mead, 1932, p. 12). La difficulté qui se présente immédiatement est qu'aussitôt l'émergent se présente à nos yeux que nous nous efforçons de montrer que lui-même ou au moins les conditions qui en déterminent son apparence, peuvent être trouvées dans son passé, [...] mais ces conditions ne déterminent jamais complètement la nature de ce qui va être (*idem*, pp. 14, 15).

Whitehead et Mead utilisent le terme de *Concrescence*, qu'ils empruntent à Locke, pour nommer le fait que le présent concentre des éléments dispersés sur la flèche du temps, qui leur viennent de plusieurs secteurs du passé et de l'émergent inattendu et impossible à anticiper. Ces éléments, provenant de plusieurs passés différents et de l'avenir deviennent un procès unique.

Le multiple devient un et se trouve accru d'une entité. Leur nature faisait que ces entités étaient plusieurs avant leur passage en une unité qui les conjoint (Whitehead, 1929, p. 21).¹

Pour nos auteurs, le présent doit être conçu comme un passage où jouent aussi bien le poids du passé que le dynamisme du futur. Mais, dans ce présent, se concentrent bien des éléments autrefois disjoints. Le passage que constitue le présent n'est donc pas seulement l'addition de processus qui perdurent et auxquels l'émergent s'ajoute, il est aussi leur transformation par unification. Pour Mead, également, le passé est reconstitué par nos subjectivités, ce qui lui confère son caractère à la fois irréfutable et hypothétique.

La position d'Abbott est moins radicale, tout en allant dans la même voie, au moins dans une première étape. Moins radicale,

¹ «The many becomes one, and are increased by one. In their natures, entities are disjunctively "many" in process of passage into conjunctive unity».

car il ne présente pas d'interrogation sur la validité de ce qu'il découvre lorsqu'il trace l'histoire naturelle des professions et lorsqu'il peint les conditions structurelles de leur maintien en vie, à la fois par des actions politiques et judiciaires. De même lorsqu'il diagnostique les trois fonctions nécessaires à la survie d'une coalition de métier : utiliser des méthodes propres de traitement de l'information, des méthodes de formation du diagnostic et d'inférence des données (Abbott 1988). En annonçant que « le monde est un monde d'évènements », il chercherait, à la mesure de ses grands aînés, nous faire saisir le caractère peu informatif de la perpétuelle redécouverte par les sociologues de structurations amenant les processus à indéfiniment se répéter, donc à concentrer leur attention sur ce qu'ils auraient trouvé de nouveau.

De même, en débarrassant les sciences sociales et humaines du phantasme d'une découverte théorique cumulative comme en physique, en chimie ou biologie, et en prédisant l'éternel retour des mêmes jeux d'acteur, il met au cœur du développement de ces sciences, la micro-créativité d'une part et l'action micro-politique de l'autre.

Les différences émergent de négociations locales. [...] Ces interactions lancent graduellement la conscience de propriétés différentes entre les deux côtés de la frontière ainsi construite. A mes yeux, la chose importante est que ces différences soient locales et interactionnelles. [...] Quelque soit la partie, il s'agit d'un évènement, instantané et unique. (Abbott, 1988, p. 265-266).

La sociologie aurait pour principal objet des évènements, dont les effets de certains disparaissent promptement, mais ceux d'autres durent très longtemps et peuvent avoir des descendances, se structurer jusqu'à devenir des routines et se répéter avec de faibles variations.

Cette hypothèse n'est pas démentie par sa mise à l'épreuve. Effectivement, depuis Thucydide et Sun Tsu, d'une part « le monde apparaît un monde d'évènements » dès que l'affrontement armé apparaît. Au « *Connais ton ennemi comme toi-même* » de Sun Tsu répond le « *pour bien connaître la nature du peuple, il*

faut être prince, et, pour bien connaître celle des princes, il faut être peuple » de l'adresse du *Prince* à Laurent de Médicis par Machiavel. En écho à ces prises de position classiques, mais probablement en les renouvelant à cause de la nature changeante de l'adversaire, mais aussi, probablement, des alliés, « *C'est bien « dans la peau » de l'adversaire qu'il faut se placer* » (Desportes, 2002, 29).

Prise de position qui aurait sans doute plu à Machiavel, lui qui « *voyait avec les mains, alors que les autres voient avec leurs yeux* ». Prise de position qui privilégie la sociologie historique d'Abbott, fondée sur le récit, et prise de position qui nous renvoie à une découverte faite par Evelyn Fox Keller, lors de sa recherche sur la vie du Prix Nobel de médecine, Barbara Mc. Clintock :

Elle était parvenue, sans trop savoir comment, à modifier sa propre façon de regarder, à se « réorienter » de manière à y voir plus clair et surtout « intégrer » immédiatement ce qu'elle voyait. [...] Elle avait découvert qu'au lieu du fouillis initial elle distinguait à présent les chromosomes sans difficulté. « Plus je travaillais sur eux, plus ils semblaient devenir gros. [...] C'était bizarre, j'avais vraiment l'impression d'être au cœur de ce que j'avais là, sous mon microscope, l'impression que tous ces corpuscules étaient mes amis [...] À force de les regarder, elles finissent par faire partie de vous-même ». Vous oubliez qui vous êtes. C'est le plus frappant, dans l'affaire : vous perdez conscience de vous-même (Fox Keller, 1988,151-153).

CONCLUSION

La sociologie, née aux débuts du 19^{ème} Siècle, dans un contexte de croissance de l'influence de la science et de la croyance dans les lois de la physique classique, a cherché à suivre son modèle. Il paraissait invraisemblable de ne pas le faire et c'était le seul chemin possible pour se faire reconnaître comme pour pouvoir entrer dans l'enseignement supérieur

Mais, au départ, les lois qui ont été dégagées pour expliquer les comportements humains en collectivité ont été peu nombreuses et

leur généralité remises en cause par le changement de mœurs ou la comparaison entre sociétés. Avec l'idée de formes dont les contenus changent avec le temps, la sociologie s'est donné deux des vertus qui favorisaient l'Histoire, le récit et les circonstances. Cette évolution aboutit de nos jours à en faire une connaissance située, dont les formes peuvent être déduites et composer une bibliothèque, mais le choix de la forme devra correspondre au contenu, ce que la recherche trouve.

Ce texte développe peu la tradition qui continue à suivre les leçons de la physique, notamment grâce à la grammaire néo-positiviste. Il préfère s'attarder sur l'autre volet qui, réunit ceux qui suivent les intuitions de Simmel. La présence d'Aron dans cette liste, lui qui déclarait ne rien comprendre à l'œuvre Simmelienne (Aron, 1935), n'est pas la moindre preuve de la difficulté, pour cette science, de trouver un accord sur ce qu'elle est.

Pierre Tripier

tripier.pierre@wanadoo.fr

BIBLIOGRAPHIE

- Abbott A. (2001a) *Time Matters On Theory and Methods*, Chicago U.P.
——— (2001b) *Chaos of disciplines*, Chicago U.P.
——— (2003) *Methods of Discovery, Heuristics for Social sciences*, N.Y. Norton Company.
- Aron R (1935) *La Sociologie Allemande contemporaine* Reed. Paris, PUF. 1981.
——— (1971) *Etudes Politiques*, Paris, Gallimard.
——— (1976) *Penser la guerre, Clausewitz*, Paris, Gallimard.
- Comte A. (1830-1842) *Cours de Philosophie Positive*, Reed. Paris, Hermann, 1975.

- Cuvier G. (1812) *Discours sur les révolutions des surfaces du globe*, Reed. Paris, 10/18, 1985.
- Dubar C. & Tripier P.(2011) *Sociologie des Professions*, Paris, A. Colin.
- Durkheim E. (1888), « Cours de Science Sociale. Leçon d'ouverture »
Reed. In Filloux J.C. (1970), *Emile Durkheim, la science sociale et l'action*, Paris, PUF.
- (1895) *Les Règles de la Méthode sociologique*, Reed. Paris, PUF.1972
- (1938), *L'Evolution de la pédagogie en France*, Paris, PUF.
- Fox Keller E. (1983) *l'Intuition du vivant*, Trad. Paris, Tierce, 1988.
- Freymond R. (1993) Présentation à Aron R. *Machiavel et les tyrannies modernes*, Paris, De Fallois et réédition Livre de Poche
- Ginzburg C. (2001) *A Distance, neuf essais sur le point de vue en histoire*. Trad. Paris, Gallimard, 2007.
- Hughes E. C. (1958), *Men and their work*, Westport, Greenwood Press.
- Laufer R. & Paradeise C. (1982) *Le Prince bureaucrate*, Paris, Flammarion.
- Lévi-Strauss L. (1962), *La Pensée Sauvage*, Paris, Plon
- Mannheim K.(1934) *Idéologie et Utopie*, Trad. Paris, Marcel Rivière, 1945.
- Mead G.H (1932) *The Philosophy of the Present*, Chicago U.P.
- (1934) *L'Esprit, le Soi et la Société*, Trad. 2006, Paris PUF.
- (1938) *The Philosophy of the Act*, Chicago UP.
- Munck J. de &Verhoeven L. (1997) E *Les Mutations du rapport à la norme. Un changement de modernité* Bruxelles, de Boeck.
- Park R.E. & Burgess E.W. (1921) *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago UP. (Multiples rééditions)
- Simmel G. (1900), *Philosophie de l'Argent*. Trad. PUF., 1987.
- (1912) *Sociologie et Epistémologie*, Trad. Paris, PUF. 1981.
- (1985) *Philosophie de l'amour*, Trad. Paris, Rivages, 1988.
- (1988) *Philosophie de la modernité*, Paris, Payot. T.1.
- Whitehead, A.N. (1929) *Procès et Réalité*, Trad. Paris, Gallimard, 1995.
- (1933) *Aventures d'Idées*, Trad. Paris, Cerf. 1993.

* * *